

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 46 (1908)  
**Heft:** 16

**Artikel:** Bismark è lè Suisses  
**Autor:** Marc  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-204986>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.05.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1<sup>er</sup> étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),  
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement  
à l'Agence de Publicité Haasensteïn & Vogler,  
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,  
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;  
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.  
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



## NUL N'EST PROPHÈTE.

Il y a quelques années, un tableau singulier, exposé dans la vitrine d'un magasin de Lausanne, faisait s'écarter les yeux des passants. C'était, dans des figures laides à faire peur, une peinture des ravages de l'absinthe. La gaucherie du dessin trahissait une ignorance absolue de l'anatomie, et si fantasque était le coloris que les curieux les plus bienveillants en étaient dérouter. Cependant, de l'ensemble de cette œuvre primitive se dégageait une sensation de cauchemar d'une indéniable intensité. A quelque temps de là, le public put voir, du même peintre, d'autres compositions symboliques, ainsi que des morceaux de paysages, sous-bois, grèves du Léman, effets de neige, jeux de lumière sur l'eau ou dans le feuillage, qui attestaient autre chose que l'amusement d'un amateur et où, d'une toile à l'autre, les progrès sautaient aux yeux. On sut que l'artiste était un pauvre manœuvre d'imprimerie, M. Samuel Rochat, margeur à la *Gazette de Lausanne*, dévoré depuis sa tendre enfance par la passion de la peinture. Quelques personnes s'intéressèrent à lui et le firent entrer à l'Ecole des beaux-arts de Genève. Il n'y resta que peu de mois. Il s'y gâtait la main, prétend-il. En réalité, il y étouffait. Aussi bien, on ne met pas le rossignol en cage. Sorti de l'école primaire à quinze ans, n'ayant dès lors étudié que dans le livre de la nature, tout en faisant le rude apprentissage de la vie, M. Samuel Rochat ne pouvait plus se plier à un enseignement scolastique, quelque excellent qu'il fût. Après avoir été rive pendant treize années aux flancs d'une presse typographique, il fallait à son esprit poétique, à sa rêverie de coloriste, la magie de nos horizons alpestres, la vue de ces crêtes de neige pures comme des épaules de marbre, la caresse d'un rayon de soleil sur le lac, le mystère de la nuit enveloppant les campagnes, les mille aspects de la forêt, du ciel et des eaux.

Ayant donc lâché l'atelier de l'imprimeur, notre concitoyen se donna tout entier à l'art, avec un courtoisement plus admirable qu'il n'avait souvent pas de quoi se fournir de couleurs et de pinceaux. N'ayant personne non plus pour lui apprendre les procédés techniques, il les trouva tout seul; il en inventa même qui n'appartiennent qu'à lui et qui donnent à certaines de ses toiles, par l'habileté dans la dégradation des teintes, une profondeur en même temps qu'une légèreté et qu'une luminosité que pourraient lui envier bien des paysagistes haut cotés.

Le hasard amena un jour dans la petite salle basse et mal éclairée qui lui sert d'atelier, un visiteur de la République Argentine. Saisi par l'originalité autant que par la grâce de ce talent primesautier, cet inconnu décida M. Rochat à partir pour Buenos-Ayres, lui promettant qu'il y trouverait la gloire. De fait, l'exposition de ses œuvres, qu'il fit là-bas, eut un succès retentissant. Les journaux consacrèrent à l'artiste de longs articles dithyrambiques, où on le comparait tantôt à Böcklin, tantôt à Puvis de Chavannes.

Il put voir son portrait dans les revues illustrées, avec des reproductions de nombre de ses toiles. Et l'on ne se contenta pas de louer ses œuvres, on les lui acheta, on lui fit des commandes. La ville de Baradéro lui confia la décoration de son église : quatorze grands tableaux représentant les scènes de la Passion. Une seconde exposition, comprenant essentiellement des pages de caractère religieux ou mystique, mit le comble à sa célébrité. On y voyait, entre autres compositions, une *Marche à l'étoile*; l'*Ecstasy*, figurée par une jeune femme se détachant en blanc sur la bordure d'une sombre forêt et figée dans l'admiration d'un ciel transparent de lumière; l'*Angelus*, plaine encadrée de chênes, où prie une bergère devant ses moutons; *Vers l'idéal*, enfin, morceau capital, traduisant avec une puissance étonnante la nostalgie de la terre natale : au milieu d'un paysage aride, un homme nu, accroupi sur un roc, songe mélancoliquement, le regard perdu dans l'espace, et en son rêve lui apparaît à travers la brume la silhouette bien-aimée de ses belles montagnes de Suisse.

Les artistes, les critiques affluaient chez celui qu'un journal argentin appelait « le peintre mystérieux ». Et rien ne stupéfiait autant les visiteurs que de se trouver en présence d'un homme qu'ils prenaient tout d'abord pour le garçon d'atelier, le broyeur de couleurs du maître, tant sa mise et son maintien étaient modestes. On s'attendait à voir quelque rapin à la chevelure ébouriffée, une sorte d'apôtre d'allures extravagantes, et c'était, comme nous le dit M. Rochat, un bonhomme ne payant pas de mine, « un pauvre petit paysan vaudois » qui s'avancait et disait : « Le peintre, c'est moi-même ».

En peu de mois, M. Rochat se trouva possesseur d'une petite fortune. Il eût pu devenir riche. Mais le mal du pays le minait. Il revint bien vite à Lausanne, se lança avec une nouvelle ardeur dans la lutte pour l'art, et bientôt aussi, hélas ! pour la vie, car les mécènes sont rares chez nous. Peut-être les amateurs de peinture ignorent-ils encore cet enfant de la Vallée de Joux dont le nom est illustre au sud de l'Amérique. Que n'ont-ils pénétré ces jours-ci dans le bâtiment de l'ancienne Académie ! Ils y auraient vu des choses qui les eussent ravis et auraient compris que, soit qu'il chante les Alpes fribourgeoises en hiver, les sapinières, le lac miritant, le haut Léman vu de la Rosiaz, soit qu'il traduise le murmure des rivières au clair de lune ou dans le jour tombant, l'artiste qui sait mettre tant d'âme, d'harmonie et de fraîcheur dans ce qu'il reproduit ou imagine, est digne d'être apprécié aussi de ses concitoyens.

Le jour viendra, nous en sommes certain, où les musées, les collectionneurs se disputent les tableaux de M. Samuel Rochat. Souhaitons que ce ne soit pas quand il sera mort de faim.

V. F.

## LOIN DU BAL

Croquis rustique.

Cambrés comme des coqs attendant le combat, Leurs visages rougeauds, tout bouffis d'allégresse, Vers le bal sont allés tous ceux de la « Jeunesse », Avec leur bonne amie accrochée à leur bras.

La fanfare s'essouffle à son meilleur morceau ; Et dans l'air épaissi de la grange où l'on danse Les couples, trop nombreux, se heurtent en cadence, Puis, assoiffés, s'en vont boire du vin nouveau.

Et tandis qu'attablés, rustiques et sans fard, Ils donnent libre cours à leur exubérance, Timides, les amants s'égarent en silence Dans la paix enivrante du soir campagnard...

Tous deux sont arrêtés sur le bord du chemin. Et comme l'ami serre un peu plus fort la main, Qui, douce, s'abandonne à l'étreinte innocente, La belle suit du pied, pour avoir l'air absente, Le rythme colossal du bombardon lointain.

HENRI SCHÜLER.

## BISMARCK È LÈ SUISSSES

L'è z'u mort, elli Bismark, et, ma fâi, se s'isse l'a ètà accetà ào Paradis, faut cràire que l'avant rido falta de quauquon po remettre l'ordre per lè damon ; cà ein a fè tyà dau mondo, elli tsaravòta, dau temps que l'ire *chancelier* pè lè z'Allemagne. D'ailleu vo vo rappela prau qu'on appelle dau Bismark elli crodïo vin que l'ai avai z'u onn'annâie que sè faillai ètatsi à la tråblia po lo bâire et aprî sè gossorî avoué dau chenique po sè remouâ lo goût.

Po on crodïo corps l'ètai on crodïo corps et que l'èpouâirive tot lo mondo, tant qu'à sa ballamère.

Faillai que l'ausse adi quauquon à croussi, on iâdzo lè z'Autrichiens, on outro coup lè Danemarkares et po fini lè Français. L'ai rein que lè Suisses que lau z'a rein pu po cein qu'ein avai onna pouère de la mètsance, du l'histoire de *Rondzon dau Dzorai*, que l'ètai on lulu que n'avai pas frâ ai get, vo lo prometto.

Po vo lo racontâ bin adrâi, mè faut vo dere que Bismark l'avai écrit onna lettra à dau trâi payi, iò sè desâi que faillai l'ai einvouyî de tsacon on sordâ, lo pllie crâno que l'ai ausse, que l'ai voliâve bailli onna décorachon (que l'è dan on boquiet qu'on épingue à sa botenire). N'è pas falta de vo dere que l'ire rein qu'onna crodïe ruse de Bismark po savâi iò l'irant lè pllie intrépido sordâ de la terra.

La France ein einvouye dan ion, on gros pansu que pèsâve bin dou quintau ; l'Autriche l'ai espédie assebin on grand diåbllo. Ma fâi lè Suisses ne sâvant pas cò chaidre, po cein que sè vaillant ti et po fini l'an teri ào sort, iò vaicé que l'è Rondzon que l'a z'u lo bon mimero et que l'a faliu sè dépatsi de preindre lo tsemio de fè po Berlin, li que n'avai jamé ètà qu'ai faire d'Ouron et de Mâodon.

Quand lè que l'arreve lè, lo fant eintra dein on pâilo, pè lo palais que crâio, iò l'ai avai dâi bi maubllio, on bi trossi, tot de bou du, paonna brequa de sapin et l'a faliu atteindre son tor.

Tandu ci teimps, Bismark étai deïn on pâilo derrâi tot solet et fâ veni lo Français lo premi, lo gros pansu, vo sêde prau. Adan sê site su onna chôla et lâi dit dinse :

— Vo faut mêt trêre ion de mêt pâi de moustatse, clli z'inquie que bliantsêye on bocon, ma sein mêt tarabusta, sein quie gâ !

Lo Français sê prepare dan po lo lâi trêre, ma à l'avi que l'allâve l'eimpougnî, vaicé mon Bismark que l'âovre on mor tot grand ein faseint vère dâi deint asse grante que dâi deint de ratî, et ein lo guegneint avoué dâi get asse gros que dâi falot de poustâ que ma fâi lo Français tot épouâiri sê dêpatse de fotre lo comp, quemet se l'avâi z'u lo fu deïn sa tsemise.

Aprî ceïn, ie fâ veni dedein l'Autrichien et lâi fâ lo mîmo affêre, que lâi faillâi trêre clli pâ de moustatse. Ma quand Bismark sê met à âovri lo mor et à montrâ lo blian dâi get, l'Autrichien ne fâ ne ion, ne dou et ie châte pe la fenitra quemet onna rata quand vâi on tsat.

Faillâi vère Bismark, sê tegnâi lè coute de rire et sê peinsive : « Destau doû payi on n'eïn a pas pouâre. »

L'étâi lo tor de Rondzon.

— I-to crâno ? que lâi dit dinse Bismark.

— Quemet ti lè Suisse et lè Vaudois dau Dzorât, que repoud Rondzon.

— Eh bin ! on va ceïn vère, te va mêt trêre clli pâi de moustatse.

— Bin se vo volâi ! vo trêri mîmameint onna deint se ceïn vo fâ pliési ; tsi nò l'è mêt que ferrâvo lè caïon.

— Trê adî lo pâi, on verra aprî.

Au moment que Rondzon eimpougnî clli pâi, vaicé que Bismark sê met à fêre lè mîme manâre que lè doû premi coups : à montrâ dâi get quemet on tsin quand rondze on z'ou et qu'on lo lâi vâo preindre et à âovri son mor avoué sê grante deint.

Mâ mon Rondzon que ne l'einteindâi pas dinse, sê met à lo guegnî assebin âo blian dâi get :

— Crê sâlopiou ! que lâi fa, ah ! l'è dinse ! te vâo oncora mêt môdre ! Tê dan !

Et pu hardî ! te lâi fot onna ramenâie avoué lo poueing su lo mor que vo djuro que l'autro l'a vu lè z'èpêue et l'a trebetsi de sa cholâ.

Quand l'è que l'a èta relêva ie dit dinse à Rondzon :

— Respet por têt, t'i on hommo intrépido qu'on diablo et se sant ti dinse pè lo Dzorât, rondzâ ! fâ pas bon lau tsertsi niêze !

Et Rondzon l'è reparti po son ottô. Bismark lâi avâi baillî po on cadeau : duve seille de cam-pôta, onna novalla sorta de truffe, on cossalet

de melanna, on par de solâ qu'étant vegnâi trop petit por li et on relodzo que fâsai quand fiêzâi : « Vive Rondzon et lè Dzorât ! »

MARC A LOUIS.

**Pauvre oncle !** — Ça va bien !

— Très bien.

— Et l'oncle ?

— Euh ! euh !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Sa santé m'inquiète.

— Allons donc ! Lui qui se portait comme un charme ?

— Précisément. Ça continue...

## BOBOS

### Rhume et grippe.

**L**a grippe était, ces jours derniers, à toutes sauces. On rangeait sous son drapeau tous les petits et grands bobos qui affligent ordinairement les humains à chaque fin d'hiver.

Il ne faut pas dire « être grippé » pour « être enrhumé ».

La grippe n'est nullement comparable au rhume ; c'est une maladie épidémique, contagieuse, qui infecte facilement tout l'organisme, et il n'est pas besoin, après les récentes et cruelles épidémies, de dire qu'elle est très grave. Il importe que les gens grippés ne se croient pas simplement enrhumés et prennent les plus sérieuses précautions.

### « C'est dans le sang ».

Les portières disent : « se faire du mauvais sang ».

Elles émettent, sans le savoir, une théorie médicale exacte. Le chagrin, les tourments, les préoccupations, les peines de cœur, agissent sur le système nerveux, qui agit sur la nutrition générale, et alors les échanges organiques sont entravés, les cellules fabriquent des substances anormales, de véritables poisons qui se répandent dans le sang, vont influencer péniblement les organes digestifs, les centres nerveux, la peau et causent des maux d'estomac, des douleurs de tête, des éruptions plus ou moins tenaces.

Le « sang tourné » est aussi une expression triviale, mais exacte ; l'invasion des microbes dans le sang produit des phénomènes analogues à ceux de la fermentation, et le peuple assimile avec juste raison le sang au lait, au bouillon, au vin.

n'ayant rien à dire. Ce qui m'intéressait leur eût semblé inintelligible ; je trouvais naïs, stupide ce qui faisait leur vie même. Parfois des jeunes filles m'appelaient, me regardant droit dans les yeux, voulaient m'apprendre à danser, m'invitaient à la promenade ; je ne savais que leur répondre, j'osais à peine les regarder. Faut-il le dire ? Me montrer ainsi en public me faisait presque l'effet d'une indécence ; la seule vie honnête et normale me semblait être la vie de l'âme, et le seul commerce légitime avec mes semblables la rencontre de deux esprits, de deux pensées. Cependant mon cœur bouillonnait à cet appel des villageoises. Je compris alors pourquoi j'ouvrais les bras, dans la solitude, et ce que signifiaient mes rêves étranges. Je sentais un brûlement intérieur, c'était presque de la colère et de l'envie. Ah ! mon Dieu, dois-je vivre et mourir ainsi tout seul ? Heureux Robinson, qui n'avait que l'Océan à traverser pour retrouver ses semblables ! Non, je n'étais pas Robinson, j'étais le Lépreux...

C'est au moment où le désespoir m'affolait que je rencontrai celle à qui je pense toujours sans jamais la nommer. Elle m'observait depuis des mois, discrètement, sans m'adresser une seule fois la parole, car un séjour à Genève et une éducation plus soignée lui avaient fait perdre la hardiesse de langue et de manières des campagnardes. Je l'avais bien remarquée de mon côté, mais d'un œil sombre et presque haineux, en me disant que la plus

La maladie qui « est dans le sang » est encore une expression juste : le sang transporte les éléments de la maladie. Il les transporte si bien qu'en passant de la mère au fœtus, il peut, dans certaines conditions, lui donner la maladie maternelle, et l'on a décrit des cas très authentiques de fièvre typhoïde, de variole, de fluxion de poitrine, de tuberculose du fœtus ; les microbes qui infectaient la mère ont été véhiculés par son sang jusque dans le corps de l'enfant contenu dans son sein. Aussi peut-on comprendre cette manière populaire d'expliquer l'hérédité d'une maladie dans une famille : « c'est dans le sang ».

**Méry en deuil.** — La maman, à la petite Méry.

— Voyons, Méry, travaille donc un peu ; tu ne penses qu'à jouer. Je suis sûre que le jour où je mourrai, tu t'amuseras encore.

— Oui, m'man, mais en pleurant.

**Si ça dure !** — Retour de voyage de noces :

— Et ton mari, demande M<sup>me</sup> B... à son amie, a-t-il été gentil ?

— Presque trop ! répond la jeune femme ; on finissait par croire que nous n'étions pas mariés !

## LA POSTE MORALISATRICE

**Q**UELLE belle invention que la poste ! Et elle n'a pas encore donné toute sa mesure. Il n'est pas de jour où on ne lui découvre quelque nouveau mérite, où l'humanité ne contracte envers elle quelque nouvelle dette de reconnaissance.

Il existe, paraît-il, — où ? nous l'ignorons, — un buraliste postal des plus vertueux, qui lit toutes les lettres suspectes. Si elles lui paraissent de nature à jeter le trouble dans une existence, il les déchire.

Une jolie demoiselle reçoit-elle une déclaration incendiaire d'un godelureau, immédiatement la lettre est jetée dans la cheminée, non pour activer le feu, mais pour ne point jeter le désordre dans l'âme de la belle.

Les mandats-poste eux-mêmes sont l'objet des attentions de ce Socrate postal. Si un mari adresse une faible somme à une cocodette, notre receveur glisse le mandat sous une autre enveloppe et fait une bonne œuvre.

— Et le secret postal ! dites-vous ?

Mais, brave ami, qu'est-ce que le secret postal en regard de la vertu !

distinguée devait être aussi la plus dédaigneuse. Toute cette haine fondit comme un flocon de neige au premier mot que nous échangeâmes, dans une fête de la Jeunesse où je me trouvais son voisin. Elle ne se moquait pas de moi, elle me comprenait ! Elle aussi aimait les fleurs et les livres et ne redoutait point la solitude ! J'osai lui dire mes tourments, elle me plaignait du regard plutôt qu'en paroles, car elle me plaisait gracieusement sur ces maux imaginaires que je secouais quand je voudrais. Cette gentille ironie me fit plus de bien que les condoléances les plus bruyantes, et dissipa du coup le charme bizarre qui faisait de moi un être des antipodes, aux yeux de mes voisins et de mes parents.

Quand on s'aperçut que j'en tenais pour l'héritière la plus en vue du village, on commença par en rire... jaune, car je dérangeais certains calculs. Il y eut des cancanes. Mon amie, je l'avoue, fut la plus brave des deux ; elle coupa court aux médisances en me regardant un jour droit dans les yeux, avec la belle loyauté des âmes franches qui dédaignent les petits détours ; et moi qui, avec mon intrépidité ordinaire, n'osais me déclarer et battais la campagne, je compris que le moment était venu... Nous nous flâcâmes. Chose singulière : ce mariage, qui ôtait l'espérance aux jeunes gens et à leur tendres mères, devait me poser à leurs yeux ; ils me découvrirent enfin, j'existais, je comptais pour quelqu'un. D'ailleurs tout me redou-

## FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

3

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

## LES TROIS ÉTAPES ou la vie de Lucas Meuront.

PAR SAMUEL CORNUT

II (suite)

**L**es vieux, plus tranquilles, ne bougent pas de la grosse pierre ou de la marche d'escalier où ils sont assis ; mais les jeunes sont toujours en l'air ; c'est dans tout le village un va-et-vient continuel. Les jeunes filles s'en vont bras dessus, bras dessous, criant et riant comme des folles ; de gros malins les agacent au passage, mais ils trouvent à qui parler. Les enfants dansent en rond. Que voulais-je de plus ? Avec un peu d'esprit ou d'audace, je me faisais vite ma place dans un de ces groupes, on m'aurait offert un coin d'escalier, un bout de poutre comme siège. Mais je ne m'avançais pas, ou quand j'étais là je me taisais,